3 1761 06991205 3

BJ
1533
F8F3
cop.2

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

The Estate of the late

Miss Margaret Montgomery

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delamiti00fagu

DE L'AMITIÉ

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Douze exemplaires sur Japon impérial numerotés de 1 à 12 et Vingt-cinq exemplaires sur Hollande numerotés de 13 à 37.

LP
F1567de.2

ÉMILE FAGUET
de l'Académie Française

LES DIX COMMANDEMENTS

De l'Amitié

TREIZIÈME ÉDITION

391669
24.4.41

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7, Rue de l'Eperon, 7

Tous droits réservés

LES DIX COMMANDEMENTS

Tu t'aimeras toi-même.
Tu aimeras ta compagne.
Tu aimeras ton père, ta mère et tes enfants.
Tu aimeras ton ami.
Tu aimeras les vieillards.
Tu aimeras ta profession.
Tu aimeras ta Patrie.
Tu aimeras la vérité.
Tu aimeras le devoir.
Tu aimeras Dieu.

BJ
1533
F8F3
cop.2

DE L'AMITIÉ

Tu aimeras ton ami.

I

L'amitié est une confiance du cœur qui nous porte à rechercher la compagnie d'un autre homme remarqué par nous parmi les autres, à n'en rien craindre, à en espérer un appui, à lui désirer du bien, à désirer les occasions de lui en faire et à vivre avec lui le plus possible.

Elle est au nombre de celles de nos passions qui ne dérivent pas de la volonté de puissance ; elle est un *goût*, comme la gourmandise, comme le désir de flairer des odeurs saines, comme l'esthétique ; il ne s'y mêle,

et seulement quand elle a commencé et ce n'est donc pas sa cause, qu'une très légère ou assez légère volonté de posséder ou d'être possédé, et ce qu'elle souhaite, dès qu'elle commence et pendant qu'elle existe, c'est un état d'égalité ou ni l'un ni l'autre ne soit possédé, ne soit possesseur, ne soit dominateur, ne soit dominé.

Les éléments dont ce goût se compose me paraissent être les suivants : recherche naturelle de son semblable, horreur de la solitude, sentiment de sa faiblesse, besoin de communication et d'épanchement.

II

La recherche de son semblable est l'élément le plus important, le plus considérable, l'essence même de l'amitié, à ce point, qu'à être un peu nonchalant à l'analyse, on dirait, sans aller plus loin, que c'est le tout de l'amitié ; en tout cas c'en est le fond. Les expressions proverbiales, « *dimidium mei ;* c'est un autre moi même» etc. sont philosophiquement, sont phsychologiquement, tout à fait justes. Le *moi* cherche un *moi* extérieur pour sortir de soi et se retrouver, obéissant à cette double loi qu'il s'aime lui-même et se pèse un peu à lui-même et qu'il veut à la fois échapper à soi et se saisir, s'alléger de lui-même et jouir de soi. C'est l'amitié qui nous rend à nous au moment où nous nous quittions par lassitude et où nous cherchions

instinctivement à nous ressaisir sans tout à fait le savoir.

Il ne faut pas tout à fait s'en apercevoir. Il faut qu'il y ait quelques légères différences entre les deux *moi*. Celui qui disait à son ami : « Contredis-moi donc de temps en temps pour que nous soyons deux » avait un sens très précis de l'amitié. Il faut que l'amitié nous rende notre moi, mais non pas qu'elle nous y replonge, auquel cas il était inutile de l'aller chercher. Mais si l'homme dont s'agit avait été contredit souvent par son ami il n'aurait pas tardé à lui dire : « Tu me dualises trop ». — Le fond de l'amitié est bien la recherche de notre semblable, c'est-à-dire de quelqu'un qui est nous sans être tout à fait nous, mais encore qui nous reproduit, et qu'on aime avec une transposition de l'égoïsme, qui nous épargne l'ennui et la honte de nous aimer nous même, tout en nous permettant encore de le faire inconsciemment.

Loin de moi toute idée qui pourrait scandaliser ; et ceci n'est qu'une comparaison ; mais si l'on a trouvé l'amitié divine c'est qu'il y a dans les démarches de l'amitié quelque chose de l'amour de Dieu. L'humanité aime en Dieu les qualités qu'elle se connaît, qu'elle transporte à un être supérieur, qu'elle amplifie et idéalise en lui et qu'elle y adore. Ce que l'humanité fait pour son grand ami de là haut, l'individu le fait pour son ami d'ici-bas. Il recherche en lui les traits de caractère qu'il se connaît, les meilleurs, du reste, ceux qu'il estime ; à peu près tous, d'ailleurs, car il en est peu qu'il n'estime point ; et ces traits de caractère il les aime, les caresse, les admire et les choie dans un autre, ce qui satisfait à la fois ses facultés d'expansion et ses facultés de complaisance envers lui-même.

L'amour de l'homme pour les bêtes, en sens inverse, nous éclaire encore sur ce caractère essentiel de l'amitié. Nous n'aimons, nous ne pouvons

aimer que les animaux qui nous ressemblent. Le paysan aime les animaux laborieux et patients, les ânes, les chevaux, surtout les bœufs; il n'aime pas les animaux chasseurs et il n'aime pas non plus, il n'aime que comme propriété et source de rapport, les moutons et les chèvres; et ce ne sont pas pour lui des êtres, mais des choses. Nous aimons tous le chien parce qu'il nous aime et parce que, par affection pour nous, il se fait semblable à nous de tous ses efforts ; nous aimons en lui « le candidat à l'humanité ».

Comme, très évidemment, c'est la ressemblance des caractères surtout, uniquement peut-être, qui a fait la célèbre amitié de Montaigne et La Boëtie, analysons cette amitié telle que Montaigne, pour sa gloire éternelle et à l'honneur du genre humain, nous l'a décrite. Que dit-il, celui qui a déclaré qu'il était «expert en amitié » et qu'il « ne savait rien si bien faire qu'être ami ? » Il dit, remarquez le bien, que La Boëtie

et lui « se cherchaient avant de s'être vus », par suite des « rapports qu'ils oyaient l'un de l'autre », ce qui indique assez que l'un et l'autre avaient chacun à l'égard de l'autre la curiosité du pareil et l'attrait du déjà connu. Il dit encore que dès leur première rencontre ils se trouvèrent si près, si connus, si obligés entre eux que « rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. » Est-ce point dire qu'il y avait entre eux de telles affinités que l'un se reconnaissait dans l'autre aussitôt que l'autre parlait et même bien avant qu'il ne parlât ? — Il dit encore que dans les amitiés vulgaires et courantes « la volupté, le profit, le besoin public et privé » ont grande part et que ces amitiés ne sont pas des amitiés, « mêlant autre cause et but et fruit en l'amitié qu'elle même ». Or l'amitié réduite à soi qu'est-ce bien, si ce n'est le plaisir d'être ensemble et c'est-à-dire le plaisir de goûter ce qui est le plus conforme à soi et ce qui s'y marie,

dès le premier abord, de la façon la plus facile, et la plus prompte et la plus intime ?

Il dit encore que les liens de famille sont tout différents, l'affection des enfants aux pères étant « plutôt respect » et l'amitié « se nourrissant de *communication* qui ne peut se trouver entre enfants et pères pour la trop grande *disparité* » ; et nous revenons à cette idée que l'amitié repose sur la parenté, sur la ressemblance établissant comme d'emblée une « communication », une communion naturelle. — Il fait remarquer encore qu'il ne peut y avoir entre parents des différences profondes de complexion : « c'est mon fils ; c'est mon parent ; mais c'est un homme farouche, un méchant ou un sot. » Au fait nous verrons ailleurs que les affections de famille sont des devoirs et que c'est du reste pour cela qu'elles sont d'admirables exercices ascétiques, de merveilleuses disciplines de vertu ; mais l'amitié est un plai-

sir, la satisfaction d'une passion, du reste belle. Un ami est un frère ; mais un frère que l'on se choisit.

Comment se le choisit-on ? Comme on se choisirait un double, comme on se choisirait un reflet qu'on aimerait soi-même à refléter. L'amitié est avant tout la recherche du semblable à qui l'on se plaît à se ressembler.

Cela a de très grandes conséquences. On voit des amis se copier, s'imiter, se calquer l'un l'autre, prendre les mêmes gestes, les mêmes attitudes, les mêmes allures, les mêmes façons de se vêtir, de parler et de penser et de sentir, avoir, quelquefois, les mêmes amours, ce qui finit par les désunir; toujours les mêmes aversions, ce qui contribue à les unir davantage et à les confondre; car le fameux « *eadem velle eadem nolle* » qui est très juste, du reste, a cependant en lui cette contrariété que « repousser les mêmes choses » réunit et que « vouloir les mêmes choses » peut amener à se couper la gorge. — J'ai connu deux amis qui n'ont été séparés, il y a deux ans, que par la mort. Ils avaient la même aversion à l'égard

de quelqu'un, qui était moi ; cela les a merveilleusement confirmés en leur amitié pendant des années ; ils ont eu un commun amour pour une jeune fille ; ils ont failli s'en haïr ; leur amitié a triomphé et ils sont restés célibataires. Je n'ai jamais connu deux hommes qui fussent plus semblables, de naissance, ni qui s'imitassent davantage, ce qui achevait de rendre parfaite leur ressemblance. Celui qui survit est dépareillé et il est probable qu'il ne sait plus ni haïr ni aimer, si ce n'est aimer par delà la tombe.

C'est pour cela que l'amitié, comme l'amour, duquel, du reste, elle diffère tant, ne laisse pas d'avoir quelques conséquences assez graves : l'ami se désintéresse du bien public, non seulement autant que l'égoïste, mais beaucoup plus, l'égoïste, presque toujours, ne pouvant pas se suffire à lui-même, l'ami se suffisant à lui-même dans son ami, ayant l'expansion nécessaire et suffisante qui le débarrasse de lui-même sans l'en

détacher, n'ayant pas besoin, ni cure, de ses semblables parce qu'il a *son* semblable et n'ayant pas même l'idée du sacrifice, parce qu'il sort suffisamment de lui sans se sacrifier. Le dévouement du moine à son ordre, du sectaire à son parti, du citoyen à son pays sont des amities multiples, des amitiés collectives, qui excluent les amitiés particulières ou qui sont le fait de ceux qui n'en ont pas ; et les amitiés particulières tendent à exclure les amitiés collectives ou à y rendre moins propre ; et je n'ai pas besoin de dire que c'est pour cela que les ordres monastiques proscrivent si énergiquement les amitiés particulières.

Il est remarquable et il est confirmatif de tout ce que nous venons de dire que celui qui est occupé par l'amitié n'a pas besoin de divertissement. Montaigne, qui ne nous cache rien sur lui, nous apprend, que privé de La Boëtie, il se mit à courir les filles, ce qui indique suffisamment qu'il n'avait souci de

cette distraction tant qu'il possédait son ami. Rien ne s'explique mieux : le divertissement est un moyen de s'évader de soi-même ; l'amitié en est un moyen aussi ; mais moins violent et qui nous laisse jouir de nous-même tout en nous en délivrant. La ressemblance dans un peu de différence, ou plutôt le sentiment de soi-même dans un altruisme qui suffit pour qu'en nous embrassant nous ne nous dévorions pas nous-même, c'est l'essence même de l'amitié.

IV

Un élément moins important, considérable encore, de l'amitié, c'est l'aversion pour la solitude. Il y a des gens qui ne peuvent pas être seuls, j'entends par là qui n'ont pas l'égoïsme assez fort pour vivre avec eux-mêmes, ou qui n'ont pas une nature assez riche pour l'entretenir de ce qui sort d'elle. Quand Diderot dit : « Il n'y a que le méchant qui vit seul » je ne sais pas trop ce qu'il veut dire ; car le méchant a besoin de vivre avec les autres pour exercer sa méchanceté, tout autant, et même plus, que le bon pour exercer sa bienveillance ; mais Diderot, étant donné son caractère, entend sans doute par bonté la démangeaison irrésistible de s'occuper des affaires des autres et de les encombrer infatigable-

ment. Quand Ibsen dit : « l'homme libre est celui qui vit seul » il a raison ; mais il oublie que personne ne peut vivre seul ; que celui, Descartes, Kant, Nietzsche, ou Ibsen, qui vit seul, est un homme qui produit sa société, de l'âme de qui sortent incessamment des pensées, des imaginations, des rêves et des personnages qui lui sont une compagnie et si nombreuse et si diverse qu'il n'a besoin de personne, à ce point même que quand quelqu'un vient le voir et lui dit : « Je viens peupler votre solitude » il pourrait répondre : « Mais non ; vous la faites. »

Tant y a qu'en général les hommes, soit par bonté, soit par méchanceté, soit par absence de génie, sont incapables de supporter la solitude. C'est à cause de cela qu'ils recherchent des amis et c'est pour les mêmes causes s'exerçant sur d'autres, qu'ils les trouvent. L'amitié est souvent la réunion de deux ennuis. Seulement les amis acquis

de la sorte, l'étant presqu'au hasard, sont moins des amis que des compagnons et nous n'avons, le plus souvent, de commun avec eux que le désird 'échapper à l'ennui et c'est-à-dire notre médiocrité. Tels sont nos amis de café, de cercle, de promenade publique. Ils ne nous aiment que de ce qu'ils quittent et ils ne nous retiennent que par la peur de ce qui les attend. Ils ne nous aiment pas : ils nous préfèrent; et il faut savoir à quoi pour bien nous dire que nous ne leur sommes bons que faute de mieux et agréables que crainte de pire. Il ne faut pas laisser cependant de compter cette horreur du vide comme un des éléments de l'amitié. Sans l'aversion pour la solitude l'homme ne chercherait même pas son semblable et l'amitié n'existerait pas. Notez du reste que c'est parmi les indifférents qu'on finit par trouver ce double qui doit nous être le contraire même de l'indifférent. L'horreur de la solitude n'est pas l'élément

essentiel de l'amitié ; mais il en est l'élément primitif. Robinson a aimé Vendredi quand il l'a eu fait très semblable à lui ; mais cependant, il l'a aimé dès le premier jour.

V

Le sentiment de notre faiblesse d'individu est aussi pour beaucoup dans l'amitié et cela, non plus, n'a pas besoin de longue démonstration. Sans que la vie soit toujours une lutte, elle est du moins une carrière où les embûches sont fréquentes et les faux pas toujours à craindre. Instinctivement nous cherchons sur qui nous appuyer et qui s'appuie sur nous à charge de réciproque et de revanche. C'est ce qu'Homère dit très bien par la bouche de Diomède : « Lorsque deux hommes marchent ensemble, l'un reconnaît avant l'autre ce qui les ferait réussir ; un homme seul y arriverait aussi ; mais son esprit serait plus lent et ses desseins moins affermis. »

Dans les temps modernes ce que nous recherchons le plus dans un

ami et ce que nous lui promettons c'est un concours moral. Un ami est pour nous un témoin qui déposera pour nous devant les autres et à qui nous faisons le ferme propos de rendre le même bon office. Nous voulons trouver pour nous et nous voulons être pour quelqu'un l'homme de la comédie anglaise, *l'homme loyal*, de Wycherley : « Tu te prétends mon ami. Comment le prouveras-tu ? — Ma bourse est à toi — Et à la première fille venue — Je me battrai pour toi. — Et pour un démenti. Ce n'est pas là un grand sacrifice.— Je dirai du bien de toi, en face, à ceux qui te tourneront en ridicule. — Ah ! tu es un ami ! »

VI

Enfin une des raisons secrètes pourquoi nous cherchons l'amitié, c'est le besoin de confidence, de « communication », comme dit Montaigne, et d'épanchement. Je comprends peu, à vrai dire, *le besoin de ne se point cacher*. Mais il est incontestable qu'il existe. Un de mes amis, administrateur, avait commis une légère faute administrative, qui lui paraissait assez grave, car il était de conscience sévère. Il avait été appelé auprès de son ministre, il avait été blâmé, il avait reçu l'assurance qu'il n'en serait que cela ; l'affaire était enterrée ; et, à moi, qui ne savais rien de cette chose, brusquement, sans transition, sans y être amené par quoi que ce fût, alors que je n'avais ni aide à lui apporter, ni conseil à lui donner,

il me la raconte tout entière, dans tout le détail, à ma profonde stupéfaction. Quoi donc ? C'était par besoin de confession. Un je ne sais quoi lui disait qu'il serait plus léger après m'avoir fait cette confidence, après l'avoir faite *à quelqu'un à qui il était libre de ne pas la faire*. Pas même cela peut-être ; simplement, absolument, sans obligation, ni sanction, il avait besoin de parler. La confession des catholiques est fondée sur l'observation de ce phénomène psychologique.

Or nous avons, tous tant que nous sommes, beaucoup de choses à cacher *à tous* ; bonnes et mauvaises ; c'est du reste les plus mauvaises et les meilleures qu'un instinct secret nous avertit de dissimuler ; nous cachons, de ce qui est en nous, le meilleur et le pire, le pire pour n'être pas méprisés, le meilleur pour n'être pas ridicules ; c'est ce meilleur et ce pire que nous voulons au moins dire *à quelqu'un*. A quelqu'un qui nous ressemble,

pour être compris, à quelqu'un qui nous aime pour rencontrer l'indulgence, à quelqu'un que nous estimons assez, pour le juger digne de nous voir par nos beaux côtés. De l'indulgence nous sommes sûrs, car, comme a dit délicieusement Madame Barrattin, « l'amour est aveugle, l'amitié ferme les yeux » ; de la complaisance pour l'éloge naïf que nous faisons de nous-mêmes, nous sommes sûrs aussi ; car l'amitié, à la prendre par ses qualités négatives, c'est l'absence de concurrence, de rivalité et d'envie, et l'ami, par définition, nous saura gré de ce que nous avons de bon, sans nous trouver orgueilleux ni ridicules de le dire, du moment que c'est à lui seul que nous le disons. Il n'y a pas étalage de supériorité avec quelqu'un que nous tenons pour notre semblable et notre égal, et même, puisque nous le tenons pour tel, c'est lui faire un compliment que de dire du bien de nous. Je ne conseille bien entendu ce procédé de félicitations

qu'à très bon escient. Mais encore cet horrible besoin de parler de soi ne trouve son emploi légitime et sa dérivation salutaire — et Aristote aurait dit sa « purgation » — que dans le commerce de l'amitié.

Rousseau rapporte un mot bien profond. Quelqu'un lui disait, Diderot sans doute : « Vous ne m'aimez donc pas ? Vous ne me dites jamais du bien de vous. » Il est vrai : la confidence n'est pas l'amitié, mais elle en est la marque. La confidence à des indifférents est la marque *ou* d'un égoïsme intempérant *ou* d'une sociabilité naïve ; la confidence à l'ami choisi est le signe qu'on l'aime, qu'on se félicite de l'avoir choisi et qu'on avait besoin de l'avoir.

VII

C'est ici le lieu sans doute, car on définit bien par les contraires, de parler de la fausse amitié. Je ne parle pas de l'amitié mensongère, de la haine ou de l'envie qui se cachent sous le semblant de l'amitié. Je parle de l'amitié vide pour ainsi parler, de l'amitié qui n'a de l'amitié que le nom, sans du reste être son contraire, de l'amitié dont on pourrait dire ce que La Rochefoucauld dit de l'amour : « Il prête son nom à un nombre infini de commerces qu'on lui attribue et auxquels il n'a non plus de part que le Doge à ce qui se fait à Venise. » On appelle amis des gens qu'on voit, avec qui l'on cause, avec qui la vie, non votre choix, nous ont mis en rapports. Il faudrait trouver pour eux un autre nom.

C'est de ces amis là que Madame du Deffand disait : « Ceux qu'on nomme amis sont ceux par qui l'on n'a pas à craindre d'être assassiné ; mais qui laisseraient faire les assassins. » C'est d'eux que Bossuet disait : « Ou les amis se détachent par intérêt, ou ils nous perdent par leurs tromperies, ou ils nous quittent par faiblesse, ou ils nous servent à contre-temps selon leur humeur et non pas selon nos besoins. » C'est d'eux qu'un plaisant a dit, dont j'ai oublié le nom : « J'ai les amis que j'aime, les amis qui me sont indifferents et les amis que je ne puis pas souffrir. » C'est eux qu'a dépés ainsi qu'il suit un épigrammatiste que cite Mirabeau et qui est peut-être Mirabeau lui-même :

Mille fois ils m'ont tout promis ;
Mais le siècle en fourbes abonde
Et je ne hais rien tant au monde
Que la plupart de mes amis.

Sans aller jusque-là et pour rester dans le moyen train des choses,

l'amitié mondaine est faite de deux indifférences qui se serrent la main : « Au demeurant, ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité par le moyen desquelles nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoi je parle elles se mêlent et confondent l'une en l'autre d'un mélange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. »

Nietzsche aussi a fait une bonne analyse des amitiés adventices et téméraires qui ne reposent que sur le fait d'avoir été placés par le hasard sur le chemin quotidien les uns des autres : « Considère seulement une fois avec toi-même combien sont divers les sentiments, combien partagées les opinions, même entre les connaissances les plus proches ; combien même des opinions semblables ont dans la tête de tes amis une orientation ou une force toute autre que dans la tienne...

Après tout cela tu te diras : que peu sûr est le sol sur lequel reposent toutes nos liaisons et amitiés ; que sont proches les froides averses ou les mauvais temps ; que tout homme est isolé ! Si un homme s'en rend bien compte et, en outre, de ce que toutes les opinions et leur espèce et leur force sont chez ses contemporains aussi nécessaires et aussi irresponsables que leurs actions... il perdra peut-être l'amertume et l'âpreté de sentiments avec laquelle ce sage s'écriait : « Mes amis, il n'y a pas d'amis ! » Il se fera plutôt cet aveu : Oui, il y a des amis ; mais c'est l'erreur, l'illusion sur toi qui les a conduits vers toi ; et il leur faut avoir appris à se taire pour te rester amis ; car presque toujours de telles relations humaines reposent sur ceci qu'une ou deux choses ne seront jamais dites, voire qu'on n'y touchera jamais ; mais ces cailloux se mettent-ils à rouler, l'amitié les suit par derrière et se brise. Y a-t-il des hommes qui

pourraient n'être pas blessés mortellement s'ils apprenaient ce que leurs amis les plus fidèles savent d'eux au fond? En apprenant à nous connaître nous-mêmes, à considérer notre être lui-même comme une sphère mobile d'opinions et de tendances et ainsi à le mépriser un peu, mettons-nous à notre tour en balance avec les autres. Il est vrai ; nous avons de bonnes raisons d'estimer peu chacun de ceux que nous connaissons, fût-ce les plus grands, mais d'aussi bonnes raisons de retourner ce sentiment contre nous-mêmes. Ainsi supportons des autres ce que nous supportons bien de nous et peut-être même à chacun viendra un jour l'heure plus joyeuse où il s'écriera : « Amis, il n'est point d'amis, dit le sage mourant ; ennemis il n'est point d'ennemis, m'écrié-je, moi le sot vivant. »

Le dernier mot est douteux; car de ce qu'il n'y aurait pas d'amis il ne s'en suivrait pas que l'inimitié n'existât point ; mais les causes de

imperméabilité humaine ne sont ici que trop bien déduites.

A la vérité, on pourrait ne point parler du tout de ces amitiés superficielles et d'écorce et aussi bien je ne songe point à en parler longtemps ; mais il faut dire pourtant qu'elles font tort à l'amitié en ceci qu'elles l'établissent en médiocre réputation dans le monde. On entend dire tous les jours : « Mes amis, tous mes amis, tout ce que j'ai d'amis » pour parler comme Célimène. C'est comme si l'on disait : « tous mes doubles. » Il est malaisé et il est contradictoire d'en avoir tant. Or l'ami véritable est compromis par ce mot générique qu'il partage avec tant de mortels. De ce que vous l'appelez votre ami il n'est autorisé à conclure que ceci qu'il est reconnu de vous quand vous le croisez dans la rue. A la naissance de l'amitié, au développement et à la floraison de l'amitié a dû beaucoup nuire la banalité de cette appellation et son extension

jusqu'aux dernières limites de la tiédeur. Il est fâcheux et un peu funeste que « *cher ami* » n'atteste pas plus l'amité que « *cher maître* » ne déclare le talent. L'amitié banale est un des ennemis de l'amitié.

VIII

Il y en a d'autres.

L'amitié est très attaquée. L'amour d'abord, comme en pense bien, n'a aucune sympathie pour elle. D'abord il la tue, le plus souvent, ou la blesse jusqu'à la laisser très languissante. Le jeune homme qui devient amoureux délaisse son ami ou ne le recherche que pour lui parler de son amour ce qui est une façon, peut-être pire, de le délaisser. Très souvent la vie sentimentale commence par l'amitié, continue par l'amour et revient à l'amitié quand l'amour a été cruel, ce qu'il est souvent, ou décevant, ce qu'il est presque toujours. L'amitié est plus d'une fois le refuge des déconvenues de l'amour, le port des naufrages de l'amour. Elle est triste en ce cas là ; car, excepté la

maladie, il n'y a rien de plus triste qu'un remède.

L'amitié a pour ennemi encore l'amour, non pas du jeune homme amoureux, mais de la femme aimante. *Elles* détestent les amis, aussi bien la jeune épouse que la jeune maîtresse. L'ami est un rival en affection, en domination, en influence, sans compter qu'il est un confident et que si les hommes aiment peu que leur femme ait une confidente, encore moins les femmes aiment que leur mari confie à quelqu'un ses secrets c'est-à-dire les leurs, et ses chagrins c'est-à-dire leurs défauts. Enfin n'y eût-il que ceci : « Je ne te suffis donc pas ! » l'affaire est claire, la femme ne peut pas admettre que l'homme ait un ami. Les plus sages ne font que le supporter, en en disant un peu de mal.

Les hommes avertis ne s'y trompent pas ; et quand ils voient leur femme accueillir leur ami avec un plaisir évident ils supposent immé-

diatement que l'ami est beaucoup plus celui de leur femme que le leur : « Tu es amoureuse de Paul; tu es peut-être sa maîtresse ! — Oh ! — Evidemment ! Tu ne le détestes pas ; c'est donc que tu l'aimes. » — Les femmes averties ne s'y trompent pas non plus et quand elles aiment un ami de leur mari, elles affectent de le détester, — c'est classique, — pour rester en apparence dans la normale, dans le vraisemblable des choses.

Il arrive cependant — et M. Edmond Haroncourt a écrit là dessus un beau livre, *Amis*, — que l'amitié entre deux hommes naisse de l'amour. C'est quand deux hommes ont été amants de la même femme et qu'elle est morte. Chacun dit mentalement à l'autre : « Il ne me reste d'elle que vous. » Cette amitié est profonde et douloureuse. Elle est belle du reste ; car si, comme je viens de l'indiquer, il y entre beaucoup d'égoïsme et de pitié de soi-même, il y entre aussi de la pitié

envers un autre ; et si chacun dit : « Il ne me reste d'elle que vous » chacun dit aussi : « A ce que je souffre, je sais ce que vous devez souffrir » ; et cette amitié étant très conforme à la définition générale de l'amitié : chercher son semblable pour sentir en un autre ses propres sentiments, est une amitié qui s'enracine de jour en jour et qui noue ses racines les unes aux autres. Elle peut être éternelle; elle peut cesser quand sa cause disparaît, à savoir le souvenir, soit chez tous les deux, soit chez un seul, auquel cas celui qui se souvient encore est plein de colère et de mépris pour celui qui a oublié.

IX

L'amitié a encore pour ennemis, sans qu'il soit besoin d'énumérer complètement, tous les sentiments égoïstes : l'ambition, la vanité, la gourmandise, l'avarice, et la débauche. L'amitié a cet honneur que les vices lui sont hostiles ou au moins écartent d'elles. C'est ce qui a fait dire à Ciceron que l'amitié n'est possible qu'entre gens de bien : « *Amicitiam, nisi inter bonos, esse non posse* ». L'amitié peut dire d'elle-même : « Je ne suis pas précisément l'ennemi des sept péchés capitaux ; mais c'est eux qui ne m'aiment pas. » Il ne suffit pas d'être bon ami et d'en avoir un pour être un honnête homme, mais c'est une des marques qu'on l'est.

Il est bien certain encore que les

opinions politiques sont au moins des écueils où l'amitié peut sombrer. Cicéron exagère en disant que l'amitié est le parfait accord des tendances, des goûts, des pensées «*voluntatum, studiorum, sententiarum summa consensio* ». On peut être amis sans cet accord absolu. Mais le fait d'avoir d'autres opinions que les vôtres et de ne jamais vous en faire grâce est chose qui est pour refroidir. J'avais un ami, j'ai un ami, qui a des opinions différentes des miennes et qui est délicieux quand il ne parle pas politique ; seulement il parle toujours politique. Nous n'avons pas cessé de nous aimer ; mais nous nous aimons à distance ; et si, comme dit Cicéron, « ôter de la vie l'amitié c'est ôter le soleil de l'univers », le soleil nous éclaire encore, mais nos ombres ne se mêlent plus.

Mais le plus terrible ennemi de l'amitié est naturellement l'égoïsme et il va de soi que l'égoïsme à un soit un grand désorganisateur de

l'égoïsme à deux et que s'aimer en soi-même soit de temps en temps incompatible avec s'aimer en un autre. C'est cette réaction du moi cherchant le moi, contre le moi cherchant son semblable, et du moi pur contre le moi en partie double qu'a analysé La Rochefoucauld avec la sagacité où il a coutume. Il a cru remarquer que « l'amitié la plus désintéressée n'est qu'un commerce où notre amour propre [égoïsme] se propose toujours quelque chose à gagner », et il a raison, car dans l'amitié nous espérons toujours une jouissance, ne fût-ce que celle même d'aimer ; seulement il n'y a pas « amour propre » si cet espoir est inconscient et si nous souhaitons ce gain, mais ne nous « proposons » pas de l'obtenir.

Il a dit : « Dans l'adversité de nos meilleurs amis nous trouvons souvent quelque chose qui ne nous déplaît pas » ; et il a raison et il aurait pu ajouter mais a dédaigné de le faire : « Dans les succès de

nos meilleurs amis nous trouvons souvent quelque chose qui ne nous plaît guère » et c'est-à-dire que l'égoïsme ne se démet jamais, même quand il a réussi à se transformer, à se transplanter et à vivre en autrui; il ne se transplante jamais sans tendance au retour, comme aussi il ne se ramène jamais à soi, sans tendance à colonisation.

Il dit encore, visant l'égoïsme sous forme d'orgueil : « Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point ; mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous. » Rien de plus vrai, puisque, encore une fois, c'est notre semblable que nous cherchons dans l'ami et que différence engendre haine et supériorité révolte ; seulement, s'il est fréquent et facile de mésestimer quelqu'un, il est difficile et il est rare que nous mettions quelqu'un plus haut que nous ne nous mettons nous-même ; et cet obstacle à l'amitié est donc de ceux qui s'aplanissent.

Il dit encore : « Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos défauts à un ami, c'est de lui faire voir les siens. » Et ici le grand moraliste touche au plus grand obstacle de l'amitié, au plus grand ennemi que l'amitié connaisse et c'est à savoir : la franchise. La franchise, la *véridicité* est le fléau de l'amitié, parce qu'elle en est le principe. L'amitié est confiance, confidence, échange entre deux hommes des vérités que chacun d'eux ne peut ni ne veut confier à tous. Elle ne peut donc vivre que de franchise. Elle meurt quand l'un des deux amis sent que la franchise manque chez l'autre. Mais, d'autre part, se confesser est pénible, diriger, être *directeur*, c'est-à-dire ouvrir les yeux de l'autre sur ses défauts l'est encore plus, du moins pour l'autre. Il s'ensuit que de quoi vit l'amitié, aussi elle meurt, ou est en grand risque de mourir. Il faut pour qu'elle survive à une manifestation de franchise, qu'elle soit bien per-

suadée que l'ami véridique l'est par dévouement et non pour la satisfaction de se montrer clairvoyant ou par l'orgueil de se montrer supérieur; et c'est de quoi la preuve n'est jamais faite ; de sorte que l'ami à qui l'on dit la vérité doit avoir une sorte de *foi* en celui qui la lui dit. Cette foi c'est l'amitié même, c'est l'amitié pure, c'est l'amitié pieuse, c'est l'amitié devenue religion. A dire la vérité l'amitié commence ; à l'entendre elle se consomme.

Le très spirituel Cicéron prête ce mot à Caton le jeune : « L'amertume de nos ennemis nous sert mieux que la douceur de nos amis : ceux-là nous disent souvent la vérité; ceux-ci jamais. » Et il ajoute : « Il est absurde que ceux qu'on avertit soient fâchés, non de ce qui devrait leur faire de la peine, mais de ce qui devrait ne leur en faire aucune : d'avoir failli ils n'ont cure, d'en être blâmés ils souffrent, tandis qu'ils devraient s'affliger de la faute et se féliciter de la réprimande. »

C'est l'amour propre qui souffre en eux, lequel est plus tendre et plus sensible, même chez les honnêtes gens, que la conscience. Donc la franchise est nécessaire et dangereuse à l'amitié, aussi dangereuse peut-être que nécessaire et l'amitié reçoit de la franchise son aliment et ses blessures.

C'est sur ces considérations mélancoliques que La Rochefoucauld conciuait, car cela paraît bien être sa conclusion, que « si rare que soit le véritable amour il l'est encore moins que la véritable amitié. » On ne peut savoir ; mais il est vrai que l'amitié, si elle a autant d'ennemis extérieurs que l'amour, en a peut-être plus au dedans d'elle-même, puisque le besoin de chercher un autre soi-même ramène à rentrer en soi, et puisque le besoin de confidence est principe de refroidissement ; et puisque, par conséquent, ce qui fait naître l'amitié l'altère et ce qui la constitue la ruine. Elle se sauve à peu près entre tous ces

écueils et toutes ces contrariétés, à peu près, partiellement, par épaulettes et par lambeaux, comme toutes les formes du bonheur humain.

X

Je voudrais maintenant dire quelque chose de l'art de l'amitié, de la pratique de l'amitié, du moyen de la maintenir ou d'en conjurer la perte. Car il y a un art de l'amitié qui demande une éducation ou un dressage. Il faut cultiver ses sentiments comme ses facultés et ses moyens d'aimer comme ses moyens de comprendre et de connaître. Nietzsche dit : « Il faut apprendre à aimer, apprendre à être bon et cela dès la jeunesse ; si l'éducation et aussi le sort ne nous donnent pas l'occasion de nous exercer à ces sentiments, notre âme devient sèche et même impropre à *l'intelligence de toutes ces tendres inventions des hommes aimants.* »

Le premier art en cela est de savoir choisir ses amis. Avant tout,

et d'après notre premier principe, ils doivent être semblables à nous ; mais parmi nos semblables il ne faut, comme dit Nietzsche encore, élire que ceux qui travaillent. L'oisif n'est ami que de votre oisiveté et il est jaloux de votre travail ; de plus, ne faisant rien, il ne s'occupe qu'à surveiller avec une certaine malveillance ce que font les autres et en faire des rapports ; l'oisif est la moitié d'un médisant et un importun complet. Il ne peut être un ami.

Il faut se défier encore, non seulement des amis faux, dont j'ai parlé, mais des amis superficiels, des amis apparents, des bienveillants par ignorance. Bien des gens nous montrent une manière de sympathie, parlent de nous en bons termes parce qu'ils ne nous connaissent pas. Il y aurait, à nous faire connaître d'eux, non affection gagnée, mais sympathie perdue : « Nous rencontrons, souvent, dit Nietzsche, une bienveillance qui

nous paraît inexplicable ; mais, si nous arrivons à la comprendre, elle offense, parce qu'elle nous prouve qu'on ne nous prend pas assez au sérieux. » Il faut aller à son semblable, à son égal, et à celui qui nous connaît et qui, nous connaissant, *cependant* nous aime un peu. Il est possible qu'il en arrive à nous aimer beaucoup.

Quoique l'amitié soit bien, en son principe, la fuite de la solitude, il faut se défier de celui qui, vous cherchant, ne fait que cela et n'a en vous fréquentant d'autre motif que de l'éviter. Nietzsche a sur ce sujet une analyse un peu paradoxale, mais non sans justesse. L'ami c'est le troisième. Je suis toujours deux : *je* cause toujours avec *moi*. L'ami est le tiers qui vient rompre, non point la solitude, mais l'entretien. Nous avons besoin de lui. Il est le liège qui empêche le plomb de notre colloque avec nous-même de s'abîmer dans les profondeurs, de couler aux abîmes. Qu'il vienne, le

tiers, dût-il être hostile. Vienne au moins mon ennemi, dit le solitaire fatigué. Mais il ne faut pas que le tiers soit un simple évadé de la solitude. « L'un va chez le prochain parce qu'il se cherche [et celui-ci peut être bon], l'autre parce qu'il voudrait s'oublier. » Distinguez-les: « Je ne vous conseille pas le prochain, mais l'ami. Que l'ami vous soit la fête de la terre et le pressentiment du surhumain. »

XI

Le choix fait d'un ami, autant que ce choix est possible, il faut une grande prudence dans les approches. Bias disait, rapporte-t-on : « aimez comme si un jour vous deviez haïr. » Cela est dur et révolte Cicéron. Cela est juste et opportun, au moins pour les commencements de l'amitié. Flaubert ne pouvait comprendre ces sages de Port-Royal qui se disaient : « Monsieur » jusqu'à la fin de leur vie. Renan les approuvait fort et donnait son amitié avec Berthelot, qui fut presque toute intellectuelle et qui ne fut jamais familière, comme le modèle de ce haut commerce. C'est que le geste de la déférence est une forme et même une partie du respect ; et Cicéron lui-même en convient et le pro-

clame : « Ils auront l'un pour l'autre non seulement de la déférence et de la tendresse ; mais du respect *(verebuntur)*. Il ôte le plus grand ornement de l'amitié celui qui en ôte le respect *(verecundiam)*. » Retranchez du mot de Bias l'intention satirique, il ne veut pas dire autre chose : on doit être avec son ami, longtemps au moins, comme si on devait un jour le rencontrer comme adversaire légal, mais ferme. On doit respecter en lui l'indépendance qui pourra un jour se tourner contre vous.

Nietzsche est du même avis : « Les hommes qui n'ont pas le respect de votre personnalité, il ne faut pas les voir ou il faut leur mettre impitoyablement les menottes de la convenance. »

Il dit, tout à côté : « L'amitié naît lorsqu'on tient un autre en grande estime, plus grande que l'estime que l'on a de soi ; lorsque, de plus on l'aime, mais moins que soi-même ; lorsqu'enfin on s'entend

à ajouter une teinture d'intimité, tout en se gardant sagement de l'intimité véritable et de la confusion du moi et du toi. » Sur le premier point je suis pleinement de l'avis de Nietzsche, pour ce que l'on n'estime jamais beaucoup celui que l'on n'estime pas plus que soi-même, puisqu'on se connaît et qu'on ne connaît qu'imparfaitement les autres ; — sur le second point je m'étonne un peu ; Montaigne dit, ce me semble, avec raison : « Je n'aime pas seulement mieux lui faire du bien que s'il m'en faisait ; mais encore qu'il s'en fasse qu'à moi : il m'en fait lors le plus quand il s'en fait » ; tout au moins je trouve qu'il est naturel d'aimer son ami autant que soi-même ; — sur le troisième point Nietzsche a raison, car l'amitié n'est pas la confusion du toi et du moi, elle en est le commerce et le voisinage et l'union, de telle sorte qu'ils se regardent, possible, comme dans un miroir, mais encore qu'ils se regardent ; et qu'il n'y ait qu'un

cœur, je le veux, certes, mais qu'il y ait deux ailes. Le respect c'est reconnaître que l'on est deux pour agir, pour sentir, ne fût-on qu'un seul.

J'ajoute seulement qu'il me semble naturel que les formes extérieures de ce respect s'atténuent avec le temps, sans jamais disparaître tout à fait.

XII

Il y a non seulement des précautions, mais des adresses pour se faire aimer et qui, non seulement sont permises, mais sont charmantes. Dire du bien de quelqu'un à un tiers est un moyen douteux de se faire un ami de celui-ci — mais quand on y tient peu ! — et un moyen sûr de se faire au moins un bienveillant de celui de qui l'on en a dit; car tout se répète, même les propos aimables. — Demander un conseil et plus tard, selon ce qu'on en fait, se féliciter de l'avoir suivi ou regretter de ne l'avoir pas pu suivre est encore un très bon procédé et particulièrement flatteur. Satan raillait Dieu d'avoir créé les Conseils, ces personnages indiscrets et sots qui ne servent à rien et qui rendent ridicules de bons serviteurs de

Dieu: « Ne confonds pas et rappelle toi, dit l'Esprit du bien. J'ai créé ceux qu'on demande et tu as créé ceux qu'on donne. »

Nietzsche indique un bon procédé encore, d'emploi rare, mais d'efficacité assez certaine. Vous avez fait du tort à quelqu'un et vous le regrettez. Donnez-lui l'occasion « de faire un bon mot sur vous ! » Vous lui procurerez « une satisfaction personnelle et même vous le mettrez en bonnes dispositions à votre égard. » C'est ce que j'appellerai cultiver la vengeance des autres. Il ne faut cultiver que la vengeance d'autrui, mais il est permis de faire usage de celle-ci. L'homme est bon et méchant de telle sorte qu'une légère satisfaction de ses instincts de malice le ramène à la bonté. C'est une purgation. Il est de tout profit pour tout le monde de procurer ce remède à ceux qui en ont besoin.

Quand l'amitié est faite, quand elle est aussi complète qu'on juge

qu'elle peut l'être entre deux personnes données, il faut la laisser croître de son développement naturel et marcher son pas, et l'on ne saurait mieux faire que de lui jeter la bride sur le cou. Il en va si différemment de l'amour et de l'amitié que l'on dirait quelquefois, quoique ce ne soit pas vrai, qu'ils sont contraires. Au moins le sont-ils en quelques unes de leurs démarches. L'amour a besoin d'être créé à nouveau continuellement. S'il est en son origine le plus involontaire des sentiments, au cours de son existence il se nourrit de la volonté d'aimer. Il demande qu'on veuille qu'il persiste. Si l'amoureux, si l'amoureuse ne s'applique point à raviver dans le cœur de l'autre par des attentions renouvelées la flamme légère, avide et inquiète, l'amour ne meurt point, à vrai dire, mais il a besoin de se ramener à son origine et à s'entretenir des souvenirs de ce qu'il fut; mais encore il s'épuise à le faire, la mémoire n'étant pas iné-

puisable et étant de jour en jour moins vive et il finit par languir faute d'aliments. — L'amitié, sans qu'elle laisse, quand elle est faible, d'avoir besoin des mêmes soutiens, s'accroit, quand elle est solide, par le temps même, ayant beaucoup plus, infiniment plus, le caractère d'une habitude. L'amour est un entraînement du cœur, l'amitié est une habitude du cœur et de l'esprit, de la sensibilité et de l'entendement. Disons du reste qu'il y a des amours qui ne sont que des amitiés et qui, moins brûlants et moins brillants, sont plus solides. Mais de l'amour-passion et de l'amitié ce que je viens de dire est vrai, précisément parce que l'amitié n'est pas une passion, mais la dérivation d'une passion, le transport sur un autre de la passion qu'on a pour soi-même, de sorte qu'elle porte en soi-même son apaisement, sa placidité plutôt, et reste forte sans être fougueuse, comme un torrent canalisé.

Montaigne dit là dessus avec trop d'imagination, ce qui fait qu'il passe la mesure, mais avec un grand fond de vérité ; « Son feu [de l'amour] est plus actif, plus cuisant et plus âpre ; mais c'est un feu téméraire et volage, ondoyant et divers, feu de fièvre, sujet à accès et remises, et qui ne nous tient qu'à un coin ; en l'amitié c'est une chaleur générale et universelle, tempérée au demeurant et égale ; une chaleur constante et rassise, toute douceur et polissure qui n'a rien d'âpre ni de poignant.. La jouissance le perd, comme ayant fin corporelle et sujette à satiété. L'amitié, au rebours, est jouie à mesure qu'elle est désirée, ne s'élève, se nourrit ni ne prend accroissance qu'en la jouissance, comme étant spirituelle et *l'âme s'affinant par l'usage*. Sous cette parfaite amitié ces affections volages ont autrefois trouvé place chez moi... ainsi ces deux passions sont rentrées chez moi en connaissance l'une de l'autre; mais en comparaison jamais ; la

première maintenant sa route d'un vol hautain et superbe, et regardant dédaigneusement celle-ci passer ses pointes bien loin au-dessous d'elle. »

Une autre différence, assez grande encore, entre l'évolution de l'amour et celle de l'amitié consiste en ceci que l'amour tue délicieusement le respect tandis que l'amitié, sinon l'accroit, du moins le laisse toujours absolument intact comme nous avons vu, et quelquefois l'augmente, comme il arrive quand la fréquentation nous fait découvrir chez notre ami des vertus profondes qui, par une discrétion qui est leur pudeur, se cachent aux yeux du vulgaire. « Plus je l'ai connu, plus je l'ai vénéré » est un mot que j'ai entendu quelque fois et qu'il m'a été donné de dire.

Ne nions pas qu'il puisse en être de même en amour et précisément il existe un amour-amitié où la vénération se mêle à la tendresse d'une manière exquise. Mais enfin, très souvent, dans la plupart des cas, l'amour est exclusif du respect

ou tout au moins le met en oubli et le fait oublier de manière, incontestablement, à l'affaiblir. On sait assez que le retour du respect est un signe de refroissement où les femmes ne se trompent pas et où les hommes même se trompent peu.

C'est ce qui a fait dire à Nietzsche que les grands, les ambitieux, les puissants, les hommes doués de la volonté de puissance, n'aiment pas être aimés, leur besoin étant d'être respectés. Je crois qu'il se trompe et que, précisément par ce qu'il faut qu'il soit respecté de tous et qu'il veut l'être et qu'il tient la main à ce qu'il le soit, le puissant a un besoin immense d'être aimé de quelqu'un sans respect et même avec quelque gaminerie impertinente. Les anciens attribuaient les amours humaines de Jupiter à son impatience des mauvaises humeurs de Junon et ses déguisements à un tour d'imagination capricieuse. Ils n'y entendaient rien : Jupiter,

en descendant sur la terre, s'évadait de l'adoration olympienne et se plaisait à être aimé en simple bachelier, comme Almaviva.

Quoiqu'il en soit, une affection calme, faite de confiance et où se mêle le respect, c'est le caractère même de l'amitié et si c'est aussi celui de l'amitié amoureuse, c'est justement parce que c'est celui de l'amitié.

XIII

Voilà pourquoi, dans la pratique de l'amitié il est bon, sans que cela soit obligatoire et sans qu'il y faille mettre de l'effort et sans se guinder, de se tenir à une certaine hauteur, de ne pas introduire sans cesse son ami dans le détail de sa vie domestique, dans ses petits ennuis, dans ses petits tracas, dans ses querelles de famille. L'intimité énerve l'amitié, ou la flétrit, peut la faire mourir. Pour beaucoup d'hommes l'ami est le personnage à qui l'on dit du mal de sa femme ; c'est son office ; pour beaucoup de femmes l'amie est la personne à qui l'on dit du mal du mari ; c'est à quoi elle sert. Il y a là une erreur. Autant, dans les circonstances graves, l'ami est le conseiller à qui l'on demande

un avis ou le confident à qui l'on demande une consolation, autant il faut se garder de l'abaisser, de l'embarrasser aussi, surtout de l'excéder, en le prenant pour une sorte de déversoir des mauvaises humeurs et en agissant envers lui comme, envers la terre creusée, le barbier du roi Midas.

En revanche ce n'est pas de l'intimité vulgaire et *ce n'est pas de l'intimité* que d'associer l'ami à ses joies de famille, à ses succès, au succès des enfants de la maison. Ce n'est pas de l'intimité, parce que c'est plus haut que l'intimité, parce que ce n'est pas du ménage quotidien de la famille qu'il est question ici, mais du but qu'elle poursuit et qu'elle atteint. C'est la famille dans ses hauteurs que l'on ouvre à l'ami en ces circonstances. Je serais étonné qu'un père de famille omît d'inviter son ami à l'anniversaire de son mariage ou à la fête donnée en l'honneur du fils nommé interne.

A la vérité l'épouse n'aime pas

beaucoup l'ami ; elle repousse en lui le concurrent et craint en lui le confident et il n'y a rien de plus naturel. Il ne faut pas cependant qu'on s'y trompe. L'épouse, au sujet de l'ami, est partagée ; elle ne l'aime pas beaucoup ; mais elle est assez flattée qu'il existe et serait désobligée qu'il n'existât pas. Votre ami, par cela seul qu'il existe, approuve votre femme du choix qu'elle a fait de vous. Il lui prouve qu'elle ne s'est pas trompée, du moins complètement, qu'elle a été raisonnable en vous épousant, que vous pouviez être aimé autrement que par caprice, par obéissance ou par erreur. Votre femme n'aime pas votre ami ; mais elle serait humiliée que vous n'en ayez point et elle est fière que vous en ayez un, et c'est une manière encore, sinon de l'aimer, du moins de l'avoir pour agréable, et sinon de l'avoir lui-même pour agréable, du moins de le constater avec satisfaction. Ce sentiment est très particulier ; il faudrait trouver

un mot nouveau pour le nommer de son nom. — Mettez l'ami dans votre famille, ne le mettez pas dans votre ménage.

XIV

Il y a encore une pratique de l'amitié, un art de l'amitié qui est d'ordre supérieur, mais qui du reste, *mutatis mutandis*, peut être de mise et d'emploi dans toutes les conditions sociales. Nietzsche a une de ces boutades sous lesquelles il faut démêler une vérité de bon sens et un de ces paradoxes dont il habillait les lieux communs ; car personne ne fut plus charlatan que Nietzsche et il faut l'appeler le bon charlatan ; il dit donc : l'ami c'est l'ennemi ; « il faut honorer l'ennemi dans l'ami ; en son ami on doit voir son meilleur ennemi; c'est quand tu luttes contre lui que tu dois être le plus près de son cœur ». Il veut dire simplement que celui là ne mérite pas le nom d'ami qui ne sait pas vous heurter de front

au besoin et vous redresser par une opposition vigoureuse. Il est alors *le bon ennemi* ; c'est-à-dire le bon adversaire dont vous avez besoin dans la vie, s'il est vrai « qu'on ne s'appuie que sur ce qui résiste » comme on a dit, et « qu'on s'appuie *aussi* sur les barrières, » comme on a dit encore mieux. L'ami doit vous soutenir toujours et vous redresser souvent. Il doit être un peu votre directeur comme vous devez être le sien.

Il en est qui prennent ce rôle un peu plus à cœur qu'il ne faut et qui abusent de ce privilège. Ils vous dictent votre devoir dans toutes les circonstances de votre vie avec une assurance imperturbable. Ils n'hésitent pas, dans la sphère de l'action, sur ce que vous avez à faire et ils ne reculent jamais devant les sacrifices qu'ils ont à vous imposer. Ils sont intransigeants pour votre compte et ils sont les héros intrépides de votre devoir. Ce sont ces personnages qui ont fait dire à un

humoriste : « Je ne veux pas d'amis : ils sont trop sévères dans leur conduite des autres et ils ont des remords trop cuisants des fautes d'autrui ».

Ce travers existe ; mais il n'en est pas moins vrai que l'ami peut être un sage conseiller sans être un Mentor ni un Tiberge et peut-être une douce « morale persuasive », sans être cet « impératif catégorique » qui vous donne invariablement la démangeaison, sinon de faire le contraire de ce qu'il commande, du moins de lui refuser ce qu'il exige. J'avais un ami ; la mort me l'a enlevé. Elle m'a ôté littéralement une très grande partie de moi-même ; car il était un peu ma muse et il était sensiblement ma conscience. Quoi que j'écrivisse, et nos écritures, à nous autres gens de plume, sont nos actes, je me rappelais ce qu'il m'avait dit et ne me faisais pas faute de m'en inspirer ; et aussi, car nous n'avions pas les mêmes opinions générales, je me

disais : « voilà qui lui plaira ; est-ce bien ce que je pense ? Oui. Tant mieux » ; ou bien : « Voilà qui le fera bondir. N'aurait-il pas quelque raison de s'irriter? Atténuons jusqu'à cette limite où ce que je dirai sera ma pensée désarmée du mauvais désir de le mettre en colère et où je serai son adversaire sans le blesser. Il est probable que je serai dans le vrai. » Ainsi j'écrivis longtemps, ayant une conscience qui était comme avertie, éclairée, contrôlée et non dominée par une autre. J'écris encore, *utinam bene, utinam non male,* à coup sûr privé, je le sens toujours, non seulement de quelque chose, mais de quelqu'un. Encore son souvenir me garantit, je crois, de quelques outrances et m'épargne quelques sottises.

C'est ce que voulait dire Cicéron quand il répétait que la véritable amitié ne peut exister qu'entre gens de bien. Le propos paraît étrange au premier abord et sentir l'école de morale plus que la vie

réelle où l'on voit de fortes amitiés entre malfaiteurs et d'assez fortes entre gens étrangers à la vertu. Il est exact pourtant en ce sens que l'amitié n'est *complète* que quand elle est, non seulement une ressemblance que l'on cultive, non seulement une confiance que l'on pratique mais un effort commun et réciproque pour s'élever, pour se purifier, pour se surmonter. Alors l'amitié sent non seulement sa douceur, mais sa force, ce qui est nécessaire pour qu'elle sente sa plénitude. On communique dans le réel ; on ne communie que dans l'idéal. Jamais Nietzsche n'a été plus loin, plus profondément ni plus haut que quand, analysant, avec quelque mépris, les passions de l'amour, il se demande si cette « avidité » que l'un a de l'autre est altruisme, n'est pas au contraire un égoïsme véhément et maladif ; et puis, brusquement, ajoute : « Il y a bien çà et là sur la terre une espèce de continuation [transformation plutôt et trans-

figuration] de l'amour, où ce désir avide que deux personnes ont l'une de l'autre *fait place* à un nouveau désir, à une nouvelle avidité, à une soif supérieure, sentie en commun, d'un idéal placé au-dessus d'elles deux. Mais qui connaît cet amour ? Qui est-ce qui en a vécu ? *Son véritable nom est amitié.* » — A cette hauteur, à cette profondeur, l'amitié ne peut subir aucune atteinte et n'en craint aucune ; ni l'éloignement ni le temps ne la peuvent altérer et Montaigne a raison de dire : « Si l'absence est plaisante ou utile à mon ami elle m'est plus douce que sa présence ; et ce n'est pas proprement absence quand il y a moyen de s'entr'avertir. J'ai tiré avantage autrefois de notre éloignement et commodité : nous remplissions mieux et étendions la possession de la vie en nous séparant ; il vivait, il jouissait, il voyait pour moi et moi pour lui, aussi pleinement que si j'y eusse été. L'une partie de nous demeurait oisive quand nous étions

ensemble ; nous nous confondions ; la séparation de lieu rendait la conjonction de nos volontés plus riche. Cette faim insatiable de la présence corporelle accuse un peu faiblesse en la jouissance des âmes. » — Et j'ajouterai que même la séparation sans retour, quoique si douloureuse, est en cette affaire à demi impuissante, puisqu'elle laisse le souvenir, c'est-à-dire l'âme du disparu, dont le survivant peut s'entretenir et se fortifier comme d'un pain spirituel qui ne manque jamais et puisque c'est ici que l'on peut dire à la faucheuse aveugle : « O mort, où est ta victoire ? » Les vivants peuvent nous enlever leur amitié ; les morts nous la laissent, inaltérable et inépuisable, si nous le voulons, pour l'éternelle cène intérieure.

XV

On s'est demandé souvent si l'amitié était possible entre un homme et une femme. Convenons d'abord très franchement qu'elle est très rare et qu'il est impossible qu'elle ne le soit point. Examinons tous les cas. L'homme est marié ou a une maîtresse, la femme n'a ni mari ni amant. Il peut y avoir bienveillance de la part de la femme ; amitié, c'est-à-dire confiance, confidence, échange profond de pensées et de sentiments, non pas ; la femme sentant que l'homme ne lui appartient pas, qu'il n'a pour elle, même comme ami, qu'une partie de son âme, et celle en vérité, à peu près, qu'il a pour tous. C'est ici qu'apparaît ce dont nous aurions pu déjà parler ailleurs, la jalousie en amitié. La jalousie en amitié est très diffé-

rente de la jalousie en amour. La jalousie en amour peut exaspérer le désir ; c'est même ce qu'elle fait le plus souvent ; la jalousie en amitié n'excite que la défiance, refrène, réprime, fait qu'on se retire, et refroidit au lieu d'enflammer. La raison en est que l'amour est désir de possession et que l'amitié n'est que désir d'épanchement et de confiance. La femme sans mari ni amant n'aimera donc pas, ne se laissera pas aller à aimer d'amitié l'homme en possession de maîtresse ou d'épouse. Sa jalousie l'empêchera d'avoir de l'amitié ; si elle aime cependant, qu'elle en soit sûre, c'est qu'elle aime d'amour et nous ne sommes plus dans la question.

Avec quelques différences il en faut dire autant de l'homme sans épouse ni maîtresse en face de la femme qui a un mari ou un amant. A lui il est un peu plus facile d'aimer cette femme d'amitié. Il peut n'être pas jaloux. (Nous supposons bien, n'est-ce pas? qu'il n'est

pas amoureux). Il peut n'être pas jaloux ; mais encore et c'est ici qu'apparaît un vice surtout viril, l'orgueil, il se sentira en état d'infériorité, au second rang, au second plan et ce que dans le cas précédent, la femme souffrait par jalousie, il le souffrira par orgueil. Il ne trouvera pas entre la femme et ui *l'égalité* qui en amitié est une condition nécessaire. Il ne consentira pas à s'épancher dans l'âme de celle qui est supposée au moins s'épancher dans l'âme d'un autre.

Autre cas : l'homme et la femme sont tous les deux mariés ou en union libre. Ici il y a égalité; mais il y a cependant mêmes difficultés que dans les deux cas précédents et redoublement de ces difficultés. L'un et l'autre de nos personnages seront génés dans leurs désirs d'épanchement par l'idée sans cesse présente d'une tierce personne dont on ne sait pas si elle n'est pas elle-même l'amie et l'amie favorisée, je dis même en amitié.

Dans les trois cas précédents il ne peut y avoir que bienveillance, sympathie, bon accord superficiel, à moins, et retenons ceci, qu'il ne soit acquis, incontesté et incontestable que le mari, l'amant, l'épouse ou la maîtresse que vous pourriez craindre comme rival en amitié soit absolument nul dans la vie de l'être que vous voulez aimer d'amitié. Le cas se présente.

Supposons maintenant un homme et une femme absolument libres de tout lien. C'est la situation que considèrent ordinairement et presque exclusivement les moralistes. Et ils se demandent : pourront-ils s'aimer d'amitié sans s'aimer d'amour ? La plupart répondent par des échappatoires ou alibi-forains, disent qu'ils pourront s'aimer d'amitié mais non jamais tout à fait de la même façon que les hommes ont de l'amitié l'un pour l'autre. S'ils veulent dire par là qu'il y aura toujours dans la forme et les procédés une délicatesse

dont les hommes n'ont pas besoin et s'exemptent, je leur donne raison; mais s'ils veulent dire qu'il y aura toujours dans l'amitié de femme à homme un peu plus que de l'amitié, ils entendent qu'il y aura toujours un peu d'amour et ils feraient mieux de le déclarer nettement. C'est, je crois, ce qu'ils ont toujours dans l'esprit.

Montaigne, brutal ici, nie formellement qu'il puisse y avoir amitié entre homme et femme, parce que les femmes en sont incapables ; du reste regrettant que cela ne puisse pas être : « A dire vrai, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour répondre à cette conférence et communication, nourrice de cette sainte couture, ni leur âme ne semble assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé et durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvait dresser une telle accointance libre et volontaire, où non seulement les âmes eussent cette entière jouissance, mais encore

où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme fût engagé tout entier, il est certain que l'amitié en serait plus pleine et plus comble; mais ce sexe, *par nul exemple*, n'y a encore pu arriver et, par le commun consentement des écoles anciennes, en est rejeté ». Ce qu'il y a de curieux ici, c'est que Montaigne envisage, en niant du reste qu'elle soit possible, l'amitié des femmes, *superposée* en quelque sorte à l'amour et le completant merveilleusement, mais non pas l'amitié des femmes sans amour, ce qu'évidemment il nie encore plus, mais ce qu'il aurait pu supposer, pour en dire, comme de l'amitié jusqu'à l'amour, ce qu'il en penserait s'il était possible. Tout compte fait il est absolument négatif sur cette question,

Pour mon compte je crois que l'amitié pure, et non seulement sans désir refoulé, mais sans désir, sans arrière pensée, peut exister, très rarement dans les trois premiers cas que j'ai considérés, quelquefois

entre homme et femme également libres.

Elle peut exister entre hommes et femmes âgés et on sait bien qu'elle existe en effet et qu'elle est charmante. On peut dire il est vrai et la chose est difficile à démontrer comme fausse, qu'elle n'est qu'un amour... comment dirai-je ? je demande pardon d'être odieusement pédantesque... qu'elle n'est qu'un amour conditionnel rétrospectif ; que l'amitié entre vieillard et vieille femme consiste à penser que l'on aurait été très amoureux l'un de l'autre si l'on s'était connu trente ans plus tôt; et que cela est encore de l'amour. Je mettrai ma bonne grâce à en convenir ; mais encore ce n'est là qu'une amitié qu'on ne peut appeler amour qu'en abusant un peu des termes et de la syntaxe.

De même l'amitié peut exister entre vieille et jeune homme, entre vieillard et jeune fille ; mais si je reconnais qu'elle peut être douce, tendre et profonde, je tiens qu'elle

ne peut pas être complète, parce qu'amitié est confidence et qu'il est des confidences que ni un vieillard ne peut faire à une jeune fille, ni une jeune fille à un vieillard, ni une vieille à un jeune homme ni un jeune homme à une vieille. C'est une des misères humaines que les âges soient indécents l'un à l'autre. Une partie de l'âme de chacun des amis que nous venons de supposer devra rester fermée et restera fermée à l'autre et chacun devra appeler l'autre, non pas *dimidium mei*, mais *dimidium dimidii mei*.

Enfin je crois qu'un jeune homme et une jeune femme, libres l'un et l'autre, peuvent s'aimer d'amitié sans amour. D'abord dans le cas suivant, visé par Nietzsche avec une sagacité dont les précédents moralistes ne s'étaient pas avisés : « Des femmes peuvent très bien lier amitié avec un homme, mais pour la maintenir *il y faut peut-être le concours d'une petite antipathie physique,* » Dans ce cas, qui doit être assez

fréquent, l'homme ou la femme (la femme surtout) est vis-à-vis de l'autre dans la position de la jeune fille devant le vieillard ou du jeune homme devant la vieille.

D'autres fois, sans antipathie physique, il y a amitié, sans amour, par une sorte d'accoutumance entre le jeune homme et la jeune femme, une sorte d'habitude, de *consuétude*, c'est le mot qu'il me fallait, qui tient éloignée de l'esprit de l'une et de l'autre toute idée d'amour physique et d'intimité charnelle. Les enfants élevés ensemble, devenus grands sont souvent dans la situation morale de frère et sœur et se considèrent comme tels et il en est à qui l'idée d'amour paraîtrait indécente et qui en seraient scandalisés.

Sans être amis d'enfance, un jeune homme et une jeune femme peuvent se rencontrer, se plaire intellectuellement, puis moralement, se fréquenter beaucoup et après un certain temps, *parce qu'ils sont de vieux amis,* se trouver très loin de

pouvoir être amoureux l'un de l'autre. D'où vient ? De ce qu'il y a toujours de la curiosité dans l'amour et de ce que la longue connaissance a éteint la curiosité. Le mot de Renée Mauperin à Denoisel, dans le roman des Goncourt, est très juste et même profond : « Nous, amoureux l'un de l'autre ? Nous nous connaissons trop. » Il est vrai que ce genre d'amitié est précisément l'amitié amoureuse ou peut assez facilement le devenir. Je traite ailleurs de l'amitié qui devient amour ou de l'amour qui vient de l'amitié et qui par parenthèse, comme Montaigne l'a soupçonné, est le plus divin des amours, à rendre insoucieux du ciel celui qui l'a connu. Mais enfin, *avant* que l'amitié soit devenue amour elle était bien une simple amitié entre homme et femme et il se pouvait qu'elle ne devînt pas amour et il doit arriver souvent, chez les personnes à tempérament calme, qu'elle ne le devienne pas.

Dans ce cas le jeune homme et la jeune femme sont dans une situation morale analogue à celle des anciens amants devenus amis. Analogue seulement ; car les anciens amants devenus amis ont, mêlé à leur amitié, le « sacré souvenir » qui donne à leur amitié un caractère très particulier, de reconnaissance ou de ressentiment ou de tous deux ensemble et à un certain âge ces choses se confondent ; — analogue cependant ; car l'amitié sans amour, entre homme et femme est toujours quelque chose qui, sourdement, subconsciemment, se sent incomplet, donc ambigu et qui du reste, sans s'en rendre compte, trouve un singulier charme dans cette ambiguité même ou plutôt subit le charme de cette ambiguité sans bien savoir d'où il peut venir. Le roman de quelques personnes bien douées et d'âme à la fois délicate et riche a été : amitié, très longue ; amitié amoureuse, c'est-à-dire prévoyant l'amour ; amour tout pénétré d'amitié ;

amitié se souvenant de l'amour. Mais on voit qu'à travers tout cela l'amitié pure a existé un temps et qu'il pouvait se faire qu'il n'y eût jamais qu'elle ; et il est arrivé parfois qu'il n'y a eu qu'elle en effet.

L'amitié entre homme et femme, à mon avis est donc très rare, mais les conditions existent où elle peut être et se maintenir.

Et enfin, à une certaine hauteur d'âmes très pures et dominées et absorbées par un idéal qui leur est commun et qui les dépasse, une amitié existe, comme nous avons vu que Nietzsche l'a parfaitement aperçu, qui à la fois est exclusive de l'amour et qui est ardente et qui est l'union intime et fervente de deux cœurs. On s'aime alors, conséquence inattendue du jeu des sentiments, dans ce qui sépare en même temps qu'il unit. S'aimer dans le bien qu'on fait, dans le service de l'humanité, dans le service d'une

idée que l'on croit juste, dans le service d'un Dieu qu'on veut qui règne et qu'on veut aider à régner, c'est se séparer; car c'est ne songer jamais à faire quelque chose l'un pour l'autre; c'est s'unir aussi *par de là* l'un et l'autre, dans un but éloigné auquel on tend tous les deux; c'est être séparés profondément dans le commerce et être unis profondément dans le dessein; c'est être séparés profondément dans le réel et unis profondément dans l'idéal, c'est être séparés profondément dans le temps et être unis profondément dans l'éternité. — C'est cette union que définissait merveilleusement un prêtre inconnu dont je vois l'histoire dans les mémoires d'une vieille dame publiés il y a quelques années: il avait refusé de serrer la main d'une de ses pénitentes; elle le lui reprochait: « Les êtres élus de Dieu, répond-il, ne doivent se toucher que comme les lis, par leur parfum. » — C'est cette union qui a été celle, sans doute,

de Saint-Paul et de Thécla, de Fénelon et de Madame Guyon, de François de Sales et de Madame de Chantal. — On me dira qu'à cette union, qui n'est pas réelle, parce qu'elle est absolue, le nom d'amitié ne suffit point et : « qu'est-ce que cela si ce n'est pas le suprême amour ? » Je répondrai que le mot amour ne suffit pas non plus et qu'il faudrait dire : communion.

Toujours est-il que voilà, à mon sens, les différentes formes et les différents degrés de l'amitié entre homme et femme

XVI

A la considérer selon les âges de la vie de l'homme, l'amitié a différents caractères qu'il est encore intéressant de considérer.

Dans l'enfance l'amitié est plutôt un besoin qu'elle n'est un choix, ce qui prouve du reste à quel point elle est naturelle. L'enfant s'associe au premier venu, au premier que le hasard met auprès de lui, comme à un compagnon de jeux, d'expéditions, de découvertes, de projets et de rêves, de rêves toujours actifs, mais de rêves cependant, de desseins chimériques. Il associe un de ses semblables à son imagination. Il n'y a dans cette association nul

désir de se connaître, mais un ardent désir d'agir ensemble. L'amitié d'enfance est sociabilité. Elle enseigne à l'homme que le premier besoin de l'homme, après l'alimentation, est l'association pour l'acte. L'amitié des enfants c'est la cité, dépassant déjà la famille.

Il faut remarquer, et j'en aurais pu parler plus haut, les amitiés entre petits garçons et petites filles. Elles sont très rares, comme elles le seront plus tard entre hommes et femmes, ce qui prouve que peu de choses, en dehors de l'instinct sexuel, pousse l'homme et la femme l'un vers l'autre, puisque, quand il n'existe pas encore, cette tendance existe peu. Cependant les petits garçons qui seront plus tard des hommes de pensée fine et de sensibilité délicate recherchent la société des petites filles et les petites filles les accueillent bien. Renan nous a renseigné là-dessus et avant lui et après lui presque tous les écrivains sentimentaux, romanciers, nouvellistes, poètes.

Cela indique l'effroi qu'inspire à la femme l'homme d'action et le peu de goût, qu'en dehors de l'attrait du sexe, l'homme d'action a pour la femme.

XVII

Dans la jeunesse l'amitié existe et est assez chaude ; elle est quelquefois héroïque ; mais elle a un caractère assez particulier ; elle est presque toujours patronat et clientèle ; elle est l'union de quelqu'un qui protège avec quelqu'un qui est protégé, de quelqu'un qui veut être dominé avec quelqu'un qui veut être dominateur. Observez les jeunes gens qui sont amis ; il y en a un qui parle toujours et l'autre qui approuve sans cesse ; il y en a un qui projette et l'autre qui acquiesce ; il y en a un qui marche et l'autre qui suit Ni à l'un ni à l'autre il ne faudrait demander précisément : « qui est votre ami » mais à l'un : « sur qui avez-vous de l'influence? » à l'autre : « qui a de l'influence sur vous ? » C'est l'âge où l'homme d'action

choisit ou trouve son secrétaire, quelquefois pour toute sa vie.

A cet âge l'amitié entre homme et femme est presque absolument inconnue, pour une raison qui n'est que trop facile à entendre ; mais les prémisses de ce sentiment existent parfois et l'amie d'enfance est destinée à devenir, presque jamais l'épouse, quelquefois l'amie du jeune homme.

XVIII

L'âge moyen connaît peu l'amitié. Presque tout s'oppose à ce qu'il la connaisse. Les amis d'adolescence sont devenus concurrents, rivaux, adversaires dans « l'étroit chemin de l'ambition. » On s'est marié et j'ai dit que les femmes n'aiment pas les amis du mari, non plus que les maris n'aiment les amies de l'épouse. Surtout « l'on n'a pas le temps. » L'amitié veut être cultivée, plus que l'amour, qui peut se passer de fréquentation et à quarante ans on n'a le loisir de cultiver rien. L'âge moyen n'est pas le temps où l'on se fait des amis ; mais il est essentiellement le temps où on en perd.

XIX

La vieillesse, comme je le dis ailleurs, est le temps privilégié de l'amitié. On y retrouve d'anciennes amitiés et on les répare ; on s'en fait de nouvelles ; avec la connaissance, longue à acquérir, qu'on a acquise de soi, on est enfin dans les conditions nécessaires pour chercher son semblable, pour le découvrir et on a le temps de le cultiver, de le faire encore plus à sa ressemblance et de se faire encore plus à la sienne, au moment du reste où on va le perdre. La vieillesse n'a rien de plus doux que ceci qu'elle nous fait des amis et qu'elle nous en rend ; rien de plus dur que ceci qu'elle nous les enlève :

Nil habet infelix senium jucundius in se
Quam quod dat nobis, nobis et reddit amicos;
Nil habet asperius quam quod rapit.....

De quoi cependant il n'y a pas à se plaindre puisque, tout compte fait, le Destin a mis une consolation auprès du malheur ; puisqu'il ne nous verse pas l'amertume toute pure en l'âge qu'il a voulu pénible et puisque, complétant le mot de Pascal, on peut dire : « ce serait une belle vie que celle qui commencerait par l'amour, continuerait par l'ambition, — et finirait par l'amitié. »

XX

A considérer les différents âges de l'humanité, il me semble que nous sommes peu favorisés. L'Antiquité est le temps favori et privilégié de l'amitié. Elle l'a célébrée, chantée, magnifiée ; on voit qu'elle l a bien connue. Cela s'explique assez bien. Les anciens ont très peu connu la vie de famille et d'autre part, tout allant moins vite, communications, voyages, expéditions, entreprises, travaux, toute la vie publique, ils avaient et le temps d'être amis et une très grande tendance à l'être. C'est là qu'allaient leurs loisirs et qu'allait leur vie sentimentale. L'épouse n'étant pour eux qu'une génitrice, qu'une productrice d'enfants, ils se tournaient, soit vers les courtisanes pour l'agrément de la conversation et du

luxe, soit vers les amis pour aimer et se sentir aimés; et les plus beaux livres de l'antiquité ne sont que la rédaction ou ne sont que l'écho de longues conversations amicales.

Les anciens mettaient de l'art en toutes choses ; ils composaient leur vie et chacun des éléments de leur vie. Ils ont des arts de vivre qui sont merveilleux de sagesse et aussi, comme Caton, lisant le *Phédon*, le savait bien, des arts de mourir. Ils ont des arts de vieillir et des arts de l'amitié et ils savaient que tout art est long et qu'il faut beaucoup de temps pour apprendre quoi que ce soit. Ils se sont exercés à l'amitié comme à la palestre et ils y sont devenus, beaucoup au moins, très experts et très adroits. Nous pourrions étudier leurs traités sur ces questions aussi utilement, pour le moins, que leurs traités de politique.

Le Moyen âge a connu l'amitié fougueuse, ardente, emportée et exaltée, l'amitié brûlante des champs de bataille. Il lui plaisait qu'on

bravât la mort à deux et l'un pour l'autre et l'un à l'envi de l'autre. L'amitié était en quelque sorte la fraternité du sang versé. Les Croisades ont même fait naître ou plutôt renaître et ont développé quelque chose de tout antique, *l'hospitalité,* le lien qui unit, fussent-ils de peuples différents, deux hommes qui se sont connus aux pays lointains, aux dangers d'outre-mer et les fils et petits-fils de ces deux hommes. Le Moyen âge a connu aussi ce que j'appellerai : *l'amicitia umbratilis,* l'amitié des jours calmes, à l'ombre du cloître, dans le voisinage des vieux manuscrits que l'on compulse et qu'on recopie, l'amitié des hommes de livres, des humanistes, des lettrés. Elle fut souvent très forte, comme toute chose spirituelle, intellectuelle, mentale et non corporelle, et comme particulièrement toute chose qui sort du temps en participant des âges passés que l'on étudie et des âges futurs que l'on veut instruire.

Et tout cela s'est retrouvé à la Renaissance, comme avec un stimulant nouveau et plus fort, dans les amitiés célèbres des Joachim du Bellay et des Ronsard, des Montaigne et des La Boëtie.

On en voudrait à un auteur qui écrirait un traité sur l'amitié et qui ne nommerait ni Madame de Sévigné ni La Fontaine. Madame de Sévigné est «l'amie» à laquelle nous songions, sinon toujours, du moins souvent, quand nous parlions de l'amitié féminine. Elle a aimé Foucquet dans le malheur, Pompone dans la disgrâce, La Rochefoucauld dans la vieillesse chagrine et triste, avec une délicatesse de sœur et avec cet agrément, ce charme fin, cette demi gaîté alerte et vive qui font dire de pareilles personnes qu'elles ont de l'esprit jusqu'au fond du cœur, à quoi l'on peut ajouter qu'il faut en avoir surtout là.

La Fontaine, sans doute, s'est surtout laissé aimer, l'aimer, du reste, étant facile à tout le monde. Mais il

a aimé aussi très profondément. Il a aimé Foucquet dangereusement ; il a « vécu dangereusement » pour aimer Foucquet et il a été un peu exilé et il a risqué d'être exilé beaucoup pour l'avoir aimé et pour l'avoir dit. Surtout — et si c'est le plus bel office des écrivains d'écrire les proverbes des gens d'esprit, c'est comme leur office sacré d'écrire les proverbes des gens de cœur — il a parlé de l'amitié de telle manière qu'il eût rendu Montaigne ravi et jaloux et de manière, après Montaigne, à donner le goût de l'amitié comme Bossuet donne le goût de Dieu. Il fait peine à voir quand il regarde, à Amboise, le cachot où fut enfermé Foucquet : « ... On a en aspect la côte la plus riante et la mieux diversifiée que j'aie encore vue et au pied une prairie qu'arrose la Loire. De tout cela le pauvre M. Foucquet ne put jamais, pendant son séjour, jouir un petit moment : on avait bouché toutes les fenêtres de sa chambre ;

on n'y avait laissé qu'un trou par le haut. Je demandai de la voir, triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisait n'avait pas la clef : au défaut je fus longtemps à considérer la porte et me fis conter la manière dont le prisonnier était gardé. Je vous en ferais volontiers la description ; mais ce souvenir est trop affligeant

Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin non pareil,
Chambre murée, étroite place;
Quelque peu d'air pour toute grâce;
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil,
Trois portes en six pieds d'espace?
Vous peindre un tel appartement
Ce serait attirer vos larmes ;
Je l'ai fait insensiblement;
Cette plainte a pour moi des charmes.

Sans la nuit on n'aurait jamais pu m'arracher de cet endroit ».

Et c'est lui aussi qui a écrit ces vers charmants qui valent tout un traité de l'amitié et qui dispense-

raient d'en écrire un, si ce n'était occasion de les citer :

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

De nos jours la vie est trop active et la lutte pour la vie trop violente pour que l'amitié ait beaucoup d'autels. On a des amis ; mais on ne cultive plus l'amitié. Plus de longues conversations entre amis, plus de longues lettres. Les oisifs même, dans les cafés et dans les cercles, ne causent plus ensemble ; ils jouent, ce qui est une manière à peine polie de se dire que l'on n'a rien à se dire. Les autres trouvent le temps bien trop court pour en employer quelques moments à lier amitié, ou à la renouveler ou à l'entretenir. On remet toujours cela à plus tard, à un plus tard qui très probablement

ne viendra pas. Les lettres de faire part vous apprennent le plus souvent qu'il a existé un ami que vous auriez pu avoir. On remet toujours à aimer. La Fontaine disait : « Ai-je passé le temps d'aimer ? » On dit toujours : « Je n'ai pas le temps d'aimer, ou je n'en ai pas encore l'âge ».

« Hâtez-vous de rire sans sujet si vous ne voulez pas mourir sans avoir ri » et de connaître l'amitié si vous ne voulez pas mourir sans l'avoir connue. Ayez un ami, ou une amie. Le premier est le plus sûr ; le second est un peu plus dangereux, mais de très bon sens encore et vaut le risque.

MENALCAS

Nil ego contulerim jucundo cautus amico

DAMŒTAS

Nil ego contulerim jucunda fidus amica.

Et je ne déciderai point entre Menalque et Damœtas.

— FIN —

PRIVAS. — IMP. LUCIEN VOLLE.

BJ 1533 F8F3 cop.2

Faguet, Émile
De l'amitié

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 14 04 12 001 7